

LA JOIE DU DON

Les circonstances m'ont suggéré le thème de ces deux rencontres. Nous passons souvent d'activité en activité. Elle sont parfois très différentes les unes des autres. Dans le ministère sacerdotal, c'est le cas. Et il peut arriver qu'une sorte de fièvre saisisse l'esprit ou que l'inquiétude gagne par la considération de tout ce qu'il y a à faire, en si peu de temps. On pourrait, en de telles circonstances, recourir au conseil qui consiste à dire : « Respire ». Ce peut être utile, car cela oblige à ralentir et à reprendre souffle. Mais la perception renouvelée de ce qui fait l'*unité* de mon activité démultipliée, du *fil conducteur* qui lie en un même mouvement cette diversité, permet de retrouver la paix et de demeurer présent à chaque travail ou rencontre. Ce fil, c'est le *don* de moi-même, et donc de mon temps et de mon énergie, au Christ pour son service. Et ce don, à nouveau consenti, porte avec lui la paix et la joie. Ainsi est né le thème : *la joie du don*.

Mais ce thème m'est aussi apparu comme une opportunité pour guider le temps du carême. Ce temps liturgique prépare la célébration du mystère pascal du Seigneur, sa mort et sa résurrection. Or, nous ne l'associons pas spontanément à la joie, au don, peut-être, mais pas à la joie. Cette joie est pourtant bien présente, comme nous le verrons, et elle est déjà présente durant le temps du carême. L'austérité supposée de cette période n'est pas sa première caractéristique puisque nous en attendons d'abord de « progresser dans la connaissance du Christ »¹. Là réside la source de la joie.

Notre méditation sera développée en deux chapitres, correspondant à nos deux rencontres : Une promesse de joie et le chemin de la joie.

¹ Voir l'homélie pour le 1^{er} dimanche de carême 2010 : « Faire des efforts ? »

I

UNE PROMESSE DE JOIE

La joie ?

Au cœur de la vie chrétienne, une promesse est faite, la promesse d'une *joie communiquée*. Nous lisons en effet, dans l'*Évangile selon saint Jean* : « Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète »². Ces paroles du Christ Jésus à ses disciples indiquent le but de ce qu'il a dit précédemment : « pour que ». Cette finalité est double : sa propre joie communiquée aux disciples, et la leur, considérée en sa plénitude, en sa perfection. Jésus connaît donc la joie et il veut la communiquer. On considère rarement cette caractéristique de la vie chrétienne et du lien qui unit les disciples à leur maître. Jésus formule ici la promesse de la joie et sa personne en est l'origine. Nous y reviendrons à la fin de cette première partie.

Mais est-il possible de désirer cette joie ? Est-il même simplement souhaitable ou raisonnable de l'espérer ? Voici une réflexion de Jean Giono sur la joie :

« Ai-je trouvé la joie ? Non... J'ai trouvé ma joie. Et c'est terriblement autre chose... »

La joie de Jésus peut être personnelle. Elle peut appartenir à un seul homme, et il est sauvé. Il est en paix, il est en joie pour maintenant et pour toujours, mais seul. Cette solitude de joie ne l'inquiète pas, au contraire : il est l'élu. Dans sa béatitude, il traverse les batailles une rose à la main...

Quand la misère m'assiège, je ne peux pas m'apaiser sous des murmures de génie. Ma joie ne demeure que si elle est la joie de tous. Je ne veux pas traverser les batailles une rose à la main. »³

Ces lignes mettent en lumière une question à propos de la manière dont je puis désirer la joie ou la recevoir : une joie solitaire ne serait pas complète, serait-elle la joie du Seigneur rencontré. Cette joie s'apparenterait à un égoïsme, il se pourrait même qu'elle soit illusoire, car elle ne prendrait pas à bras le corps l'existence avec ses combats et elle ferait fi du lien qui me relie intérieurement aux autres. La joie de tous est part de ma propre joie.

Voici une autre réflexion, proposée par François Cheng :

En ces temps de misères omniprésentes, de violences aveugles, de catastrophes naturelles ou écologiques, parler de la beauté pourra paraître incongru, inconvenant, voire provocateur. Presque un scandale. Mais en raison de cela même, on voit qu'à l'opposé du mal, la beauté se situe bien à l'autre bout d'une réalité à laquelle nous avons à faire face. Je

² Jn 15, 11.

³ Jean Giono, *Les vraies richesses*, 1936, p. V et VIII, cité par Henri de Lubac dans *Catholicisme*, Cerf, 2003 (1983), Introduction, p. VII.

suis persuadé que nous avons pour tâche urgente, et permanente, de dévisager ces deux mystères qui constituent les extrémités de l'univers vivant : d'un côté le mal, de l'autre la beauté »⁴

L'auteur ne parle pas de la joie, mais il parle de la beauté. Celle-ci s'apparente cependant à l'expérience de la joie, non seulement parce que, comme elle, elle est *fugitive* ou *éphémère*, mais aussi parce qu'elle désigne une perception intérieure de l'être humain. La beauté en effet tire l'être humain hors de lui-même, elle le saisit, l'exhausse, l'émerveille. La joie en est un des fruits, gratuits et inattendus. Mais l'expérience de la beauté s'inscrit, comme François Cheng le souligne plus avant dans son texte, dans l'ordre de la *présence*. Tout comme celle de la joie. Le mal, l'expérience du mal, viendrait-il récuser la beauté et ce qu'elle provoque en l'homme ? Viendrait-il disqualifier la joie, pourtant éprouvée en certaines circonstances ? La beauté et la joie sont irrécusables, tout comme le sont la tristesse et la violence. En utilisant l'expression « dévisager ces deux mystères », l'écrivain emploie un vocabulaire personnel. Il dit plus que considérer, scruter, méditer ou même réfléchir. En quel visage singulier pourrions-nous scruter ces deux mystères ? N'en feraient-ils pas un seul, dans la tension des deux extrêmes aperçus et ressentis ?

En 1975, pour la Pentecôte, Paul VI publia une exhortation apostolique consacrée à *la joie chrétienne*. Son dessein était d'entonner « une sorte d'hymne à la joie divine [...], afin qu'il éveille un écho dans le monde entier, et d'abord dans l'Église : que la joie soit répandue dans les cœurs avec l'amour dont elle est le fruit, par l'Esprit Saint qui nous a été donné »⁵. Nous voici au seuil de cette exploration, sur fond d'interrogation. Et notre parole naît tout autant de la promesse du Seigneur que de la vie elle-même, qui, sur un visage d'enfant, peut faire se succéder les larmes et la lumière intérieure de la joie.

La joie éprouvée, aperçue, désirée

En voulant parler de la joie *chrétienne*, Paul VI commence par rendre attentifs ses lecteurs à l'expérience des hommes. Le Créateur les appelle à l'existence et leur donne d'y trouver le lieu de leur émerveillement. La foi chrétienne vient élever cette joie humaine et lui donne de rejoindre ce à quoi elle aspire – la joie même de Dieu. Mais cette élévation, cette dilatation pourrait-on dire, n'est pas le résultat d'une science plus avisée, elle est offerte par le Seigneur lui-même. La joie chrétienne est enracinée dans la vie *humaine naturelle*, elle en emprunte les canaux secrets, elle en déploie les nuances.

La joie s'apparente en effet à une *plénitude d'existence*, qui s'inscrit dans la *relation* avec la réalité qui nous porte : beauté de la nature, rencontres avec autrui. Elle rejoint ainsi le bonheur, si difficile à caractériser mais que la joie éprouvée fait pressentir. Ce bonheur, aux multiples visages, est *possession d'un bien*, mais d'un bien spirituel apte à combler une attente, et *communion* dans l'existence. La joie naît ainsi des facultés spirituelles de l'être humain, provoqué par une autre

4 François Cheng, *Cinq méditations sur la beauté*, Albin Michel, 2003, p. 13.

5 *La joie chrétienne*, Editions paulines, Québec 1975, p. 4. La citation renvoie à *Rm* 5, 5.

réalité que lui-même, sous la forme d'une *émotion intérieure*. Le vocabulaire est riche pour en distinguer les modalités : allégresse, jubilation, émerveillement, extase.

L'expérience de la joie appartient au domaine de l'extase, de la sortie de soi qui pose l'être dans une consistance inattendue, mais elle est *éphémère*. La joie est fugitive, au point que certains doutent que le bonheur puisse être vraiment possible ou estiment qu'il n'est autre chose qu'un rêve pour échapper à la dureté de l'existence : « Un écart immense subsiste toujours entre la réalité et le désir d'infini »⁶, écrit Paul VI. Et la conscience de cet écart est douloureuse.

Mais, en poursuivant son propos, Paul VI énonce un constat, souvent repris : « La société technique a pu multiplier les occasions de plaisir, mais elle a bien du mal à sécréter la joie »⁷. Là où l'abondance domine, semble apparaître « une soif d'amour et de présence non satisfaite », comme un *vide intérieur* – une angoisse. Ce n'est pas une manière de dénigrer les progrès techniques et l'aisance qu'ils peuvent procurer à l'être humain, mais plutôt une manière de rendre attentif à une *limite* de cette société technique. Elle n'est pas théorique mais pratique, car elle vise l'existence des êtres humains. Les multiples objets avec avidité conçus et promus ne peuvent combler l'espoir de béatitude qu'ils promettent, ou que leurs promoteurs font miroiter aux yeux des consommateurs. La requête fondamentale de l'être humain appartient à l'ordre de la *présence* et de la *communion*. Lorsque les objets occupent tout le champ du désir, ils l'épuisent et l'aiguisent tout à la fois. Ils l'épuisent en banalisant ses modes d'accomplissement, mais ils l'aiguisent en rendant plus vive la conscience d'une attente qu'ils ne peuvent pas combler. Où chercher ce qui peut effectivement combler intérieurement ? Le plaisir fait partie de l'expérience humaine, mais il n'est pas la joie.

Des images nombreuses de misère et de violence viennent ainsi troubler la conscience occidentale. Mais elles le font sans que soit considérée la limite dont nous avons parlé. Travailler à une plus large extension des améliorations offertes par la technique, c'est sans nul doute une tâche nécessaire pour l'humanité. Reste cependant cette observation faite par beaucoup : la joie paraît davantage présente en des cultures moins bien dotées en moyens techniques. Les Européens, en tout cas, y sont souvent sensibles et découvrent quelque chose qui leur manque.

Parler de la joie est donc nécessaire et est possible, comme une *espérance* annoncée au cœur même des difficultés de la vie humaine. Cette parole peut naître sur fond de l'effort de solidarité et de justice, sur fond aussi d'un apprentissage à percevoir *les joies simples* de cette existence : rencontres, beauté, bonté, amitié. Elles ouvrent en effet à une espérance de *communion durable*, dans laquelle les autres sont appelés à trouver leur place – et leur joie.

La joie selon l'ancien testament

⁶ Ouvrage cité, p. 5.

⁷ Au même endroit.

Contrairement à l'impression commune, les livres de l'ancien testament contiennent de multiples mentions de la joie. On retire souvent de ces livres des images de violence ou des propos de condamnation : il est sûr qu'ils mettent sous nos yeux la vie des hommes, dans ce qu'elle a de plus lumineux mais aussi dans ce qu'elle a de plus sombre ou de plus inquiétant. Ils nous préservent ainsi, au moins, de toute idéalisation. Mais ils évoquent souvent les sources de joie dans lesquelles l'être humain puise la force : la création contemplée, la vie familiale, le travail bien accompli. Ce sont là des joies communes à l'humanité, sensibles, reconnaissables, désirables⁸.

Mais il est une autre joie pour le membre du peuple de l'Alliance. Elle revêt une double forme. On la découvre d'abord dans la joie offerte de pouvoir *louer Dieu*. Lorsque le peuple se rassemble pour cette louange, il déploie les registres de la fête et fait appel autant aux instruments de musique qu'aux chants et aux repas. On trouve là, d'ailleurs, une des missions de ce peuple : louer Dieu au milieu des peuples de la terre. Et le motif de la joie est Dieu lui-même, qui s'est manifesté et qui s'est lié à ce petit peuple particulier. C'est ainsi que l'on peut lire, par exemple, au livre de Néhémie : « Ce jour est consacré au Seigneur votre Dieu ! Ne prenez pas le deuil, ne pleurez pas ! Car ce jour est consacré à notre Dieu. Ne vous affligez pas : *la joie du Seigneur est votre rempart* »⁹. Il peut y avoir des raisons de s'affliger ou de pleurer, mais le peuple est invité à se détourner de ces motifs pour regarder Dieu lui-même et se réjouir ainsi de sa présence. La joie que provoque sa présence devient un rempart contre l'adversité et une force pour demeurer debout.

La seconde forme de cette joie particulière correspond à une autre source de la joie. Elle provient de la *méditation de la loi du Seigneur*. Cet enseignement qui fait les délices du cœur de celui qui en murmure jour et nuit les paroles, est donné par Dieu. Il nourrit ainsi le dialogue dans la foi, il tisse un lien familial, il éveille dans le cœur une joie simple. Les appels à cette attention aimante ne manquent pas. Lorsque la personne y répond et se laisse ainsi rejoindre par la parole du Seigneur, elle fait grandir en elle l'espérance d'une *joie éternelle*, stable, *en présence du Seigneur*, cherché et aimé. Cette communion, déjà établie par le biais de l'enseignement de Dieu, apparaît progressivement comme la promesse d'une plénitude de vie, et donc d'une joie qui ne s'éteindra pas : « Qui regarde vers lui, resplendira, sans ombre ni trouble au visage »¹⁰.

On pourrait évidemment développer davantage. Mais ces éléments nous permettent de percevoir que la joie est au cœur de la rencontre de l'être humain avec Dieu, lorsque celui-ci le *visite*.

La joie du Seigneur

⁸ Si l'on veut plus de détail et se lancer dans une petite recherche, voir le *Vocabulaire de Théologie Biblique (VTB)*, Cerf, 1981, c. 611-616.

⁹ *Néhémie* 8, 9-10.

¹⁰ *Psaume 33 (34)*, 6. Traduction liturgique.

L'Évangile selon S. Luc est celui des quatre qui met le plus immédiatement en évidence la *joie* suscitée dans le cœur des acteurs par la *visite du Seigneur*. Les deux premiers chapitres baignent dans cette atmosphère. On peut relire les trois cantiques qui naissent en Marie, en Zacharie et en Siméon. Ils ponctuent le récit des événements et font monter une bénédiction vers Dieu pour son action en faveur de son peuple et des peuples. La joie est causée par la perception de cette présence et elle est la signature de son accueil par l'être humain. Le *don* comble l'attente, creusée par la prière, et fait naître l'*exultation* qui *ouvre* le cœur à Dieu lui-même. La joie n'est pas extérieure, elle naît de l'intérieur de l'action divine dont elle signe le passage. La joie dilate et accroît la réceptivité de l'homme à l'action de Dieu.

S. Jean aussi donne dans son récit évangélique une place centrale à la joie. Elle accompagne la venue du Seigneur. Nous lisons ces paroles de Jean-Baptiste à ceux qui viennent l'interroger sur le bien fondé de sa mission : « Vous m'êtes témoins que j'ai dit : 'Je ne suis pas le Christ, mais je suis envoyé devant lui.' Qui a l'épouse est l'époux ; mais l'ami de l'époux qui se tient là et qui l'entend, est ravi de joie à la voix de l'époux. Telle est ma joie, et elle est complète »¹¹. La formulation peut paraître mystérieuse. Elle l'est effectivement. Mais elle indique clairement que la joie est *suscitée par la présence de quelqu'un*, qu'elle correspond à une reconnaissance. Le Christ Jésus est désigné par Jean sous le vocable de l'époux. L'épouse semble ne pas encore avoir de visage, mais elle est pourtant nommée comme celle que le Christ vient chercher en vue des noces. La joie de Jean est liée à l'accomplissement du dessein de Dieu et elle scelle sa propre mission. Il n'est pas l'époux, il n'y en a qu'un, mais il a été établi son ami, chargé de préparer sa rencontre avec l'épouse.

Mais Jésus lui-même connaît une joie similaire. Il tressaille de joie sous l'action de l'Esprit Saint¹², nous dit l'évangéliste Luc. Le motif de sa joie est indiqué : il s'agit du fait que le Père se révèle et qu'il se révèle d'une manière particulière, « aux pauvres et aux petits ». L'origine de sa joie est le Père et l'action du Père, à laquelle il a part puisque « Nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui il veut bien le faire connaître ». Dans le même mouvement est indiquée la manière dont la joie du Seigneur peut être partagée par ceux qu'il fait entrer dans l'intimité de sa présence au Père. Dans le récit, les disciples viennent juste d'apprendre de Jésus quel devait être le *vrai motif* de leur joie : pas seulement d'avoir une part efficace à la propre mission de Jésus mais surtout du fait « que leur noms sont inscrits dans les cieux ». C'est une autre manière de dire qu'ils sont connus de Dieu lui-même. Les *Actes des apôtres* mentionnent ainsi l'unité entre les disciples et le Seigneur : « Ils étaient tout joyeux d'avoir été jugés dignes de subir des outrages pour le Nom » de Jésus¹³. La formulation de cette expérience est paradoxale puisqu'elle associe les « outrages » à

¹¹ Jean 3, 28.

¹² Luc 10, 21 et suivants.

¹³ Actes 5, 41.

la « joie ». Mais, en réalité, elle renvoie à la dernière des béatitudes révélées par Jésus¹⁴. Nous aborderons ce paradoxe dans le deuxième chapitre de notre méditation.

Ce paradoxe nous permet toutefois d'indiquer que la joie est un *fruit de l'Esprit Saint*. Nous l'avons entrevu déjà en rappelant les commencements de l'évangile, selon S. Luc ou selon S. Jean, ou dans l'exultation de Jésus, « sous l'action de l'Esprit Saint ». La parenté entre l'Esprit Saint et la joie se manifeste en ce que la joie naît de la découverte de l'action de Dieu. En visitant l'humanité qu'il a créée, Dieu la réjouit par sa seule présence, reconnue : le récit de la visitation pourrait en être le modèle. S. Paul indique que, parmi les dons que produit l'Esprit Saint en l'homme qui l'a reçu et l'accueille, on trouve la joie¹⁵. Il écrit aux Romains, qui pourraient succomber à la tentation des plaisirs trop grossiers, que « le Royaume de Dieu est justice, paix et joie dans l'Esprit-Saint »¹⁶.

Nous rejoignons aussi cette *origine proprement spirituelle* de la joie en nous rappelant la manifestation de Jésus à ses disciples, après sa résurrection : « Le soir, ce même jour, le premier de la semaine, et les portes étant closes, là où se trouvaient les disciples par peur des Juifs, Jésus vint et se tint au milieu, et il leur dit : 'Paix à vous !' Ayant dit cela, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent remplis de joie à la vue du Seigneur »¹⁷. Leur joie naît de la rencontre avec le Seigneur ressuscité, qui porte les marques de sa passion. La joie du ressuscité, fruit de la victoire sur la mort et le péché, éveille celle des disciples qui se réjouissent de le voir, inexplicablement présent à eux. La peur et l'accablement sont balayés par le Seigneur lui-même et la joie éprouvée est plus forte qu'eux.

Pour que ma joie soit en vous

Nous avons commencé cet entretien en évoquant la promesse faite par le Seigneur à ses disciples d'une joie communiquée. Le moment est venu de regarder de plus près comment est formulée cette promesse : « Je vous ai dit cela ». Qu'a-t-il dit qui soit tel, que sa joie sera communiquée et que la joie des disciples sera complète ? Que lisons-nous ? « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez en mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez en mon amour, comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure en son amour »¹⁸. La source de la joie de Jésus est qu'il demeure dans l'amour du Père, *ce qu'il est lui est joie* et cela se traduit par la « garde des commandements » du Père, par leur mise en

¹⁴ Voir *Matthieu* 5, 11 ou *Luc* 6, 22.

¹⁵ *Galates* 5, 22 : Paul énumère les fruits visibles, bien que spirituels, produits par l'Esprit Saint en ceux qui se laissent conduire par lui.

¹⁶ *Romains* 14, 17.

¹⁷ *Jean* 20, 19-20.

œuvre. De quelle manière les disciples peuvent-ils accueillir la joie du Fils en eux et goûter une joie complète, une joie de disciples ? En gardant eux-mêmes le commandement que leur donne Jésus : « Voici quel est mon commandement : vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés »¹⁹. La joie est intimement liée à l'*amour*, elle en procède en réalité : l'amour du Seigneur pour les disciples correspond au commandement qu'il a reçu du Père. A leur tour, gardant le commandement du Seigneur, ils entrent dans l'intimité même de Dieu : la plénitude de la joie leur est alors communiquée. Nous essaierons, lors du second entretien, de dégager quelques caractéristiques du *chemin vers la joie du Seigneur*.

Mais nous voyons déjà que la joie promise est un fruit de l'Esprit Saint et qu'elle a partie liée à l'amour, cet « amour de Dieu qui a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous fut donné », selon l'expression de S. Paul²⁰. La joie, en tout cas, n'est pas le résultat d'une stratégie d'épanouissement, elle *naît de la rencontre* de l'autre, particulièrement du Seigneur Jésus. En cela, elle est extatique, sortie de soi, émerveillement et reconnaissance.

18 *Jean 15*, 9-10.

19 *15*, 12.

20 *Romains 5*, 5.

II

LE CHEMIN VERS LA JOIE

La joie n'est pas le résultat d'une *stratégie* d'épanouissement de soi, même si certaines dispositions intérieures préparent à la recevoir. La joie dont nous parlons naît de la rencontre avec le Seigneur Jésus ou de la perception de son action, en nous ou en autrui. Parmi les dons de l'Esprit Saint, certains reçoivent de la goûter, avec puissance et gratuité. Ils sont ainsi les signes de la promesse dont nous parlions lors de la première rencontre, tandis que d'autres reçoivent de vivre et de mettre en évidence d'autres dons du Seigneur²¹. Notre réflexion voudrait maintenant tracer quelques repères du chemin chrétien vers la joie.

Il s'en alla tout triste

Avec un peu d'audace, commençons par une rencontre rapportée dans les trois évangiles synoptiques²². Voici qu'un homme vient voir Jésus pour l'interroger sur la *plénitude de la vie*. C'est un homme juste, méditant et mettant en pratique l'enseignement donné par Dieu, la loi, comme on dit familièrement. D'évidence, cette vie droite le conduit à Jésus sous la forme d'une insatisfaction, un peu étonnante. Pratiquer la loi ouvre en effet à la vie éternelle. Il semble cependant que cet homme perçoive qu'il existe un surcroît, à moins qu'il ne désire simplement une assurance supplémentaire d'être sur le bon chemin, une assurance que Jésus serait qualifié pour lui donner. Que faut-il *faire* pour *avoir en héritage* la vie éternelle ? La réponse de Jésus le désarçonne, et il s'en va *tout triste* parce qu'il avait de grands biens. L'évangéliste note ce sentiment, le contraire de la joie.

Que s'est-il exactement passé ? En quelques mots, Jésus a changé la perspective de son interlocuteur : il *l'invite à le suivre*, et pour cela lui demande de vendre tous ses biens. Jésus propose un double dépouillement à cet homme juste et fidèle. Le dépouillement le plus visible est celui des richesses, mais il est au service d'un autre dépouillement : l'homme est invité par Jésus à renoncer à sa vision de la béatitude et à ne plus être le maître, en se mettant à sa suite. La demande est à la mesure de l'attente réelle, puisqu'il s'agit de la vie éternelle, mais elle n'emprunte pas le chemin classique, auquel s'attendait peut-être l'homme, celui de quelques pratiques calibrées supplémentaires. En réalité, le changement à opérer est radical. La richesse de cet homme est l'expression de sa droiture et de sa fidélité, elle est signe de

²¹ On peut relire les chapitres 12 à 14 de l'*Épître aux Corinthiens*.

²² *Mt 19, 16-22, Mc 10, 17-22, Lc 18, 18-26*. Je lis la version de S. Luc.

bénédictio divine²³. Jésus ne lui enjoint pas de s'en détacher parce qu'elle serait mauvaise. Il demande beaucoup au fond, trop pour les forces de l'homme. Il demande tout. Serait-ce le chemin vers la joie, celle de suivre le Christ, une joie qu'il ne peut éprouver, parce qu'il ne peut s'ouvrir à elle, qu'il reste possesseur de ses biens ?

C'est bien ce que Jésus indique à ses disciples, témoins muets de la scène, lorsqu'il leur dit qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le Royaume. Son insistance à souligner que la richesse est un obstacle ne peut passer inaperçue. Elle a déjà fait l'objet d'enseignements de Jésus²⁴. Mais les disciples sont eux-mêmes désarçonnés par les paroles de leur maître, même s'ils ont eux-mêmes tout quitté pour le suivre : « Qui donc peut être sauvé ? » La question traduit l'incompréhension née dans l'esprit de l'homme riche : si quelqu'un qui accomplit droitement les préceptes de la loi et en recueille les fruits matériels ne peut entrer dans le Royaume, qui donc le pourra ? On utilise traditionnellement le récit de la rencontre de Jésus avec l'homme riche comme une expression de la vocation religieuse, celle de tout quitter pour suivre Jésus seul. Cette application est légitime, mais elle ne peut masquer le fait qu'elle intéresse en réalité *tout chrétien*, appelé à être disciple du Christ. Elle n'énonce pas une condition exceptionnelle, comme le manifeste la suite du récit évangélique, nous y reviendrons plus tard. Si c'était le cas, il n'y aurait que les religieux ou les religieuses à pouvoir espérer entrer dans le Royaume.

Si nous voulons comprendre l'ultime affirmation de Jésus, nous pouvons nous tourner vers deux autres rencontres, rapportées après celle de l'homme riche²⁵. L'affirmation ultime est qu'une telle entrée est impossible aux hommes, mais possible à Dieu. La scène qui met en présence, à l'entrée de Jéricho, un aveugle et Jésus joue un rôle exemplaire. Cet homme est empêché de vivre normalement en raison de son infirmité. Avec insistance et force, il appelle Jésus, dont on vient de lui dire que c'est lui qui passe. Il a besoin de lui, il espère de lui une délivrance. Jésus lui demande ce qu'il veut qu'il fasse pour lui. La réponse est banale, on l'attendait en quelque sorte : « Que je recouvre la vue ». L'action qui suit n'est pas inattendue, car elle rejoint des actes similaires accomplis par Jésus. L'aveugle voit. Ce qui est particulier en revanche nous est indiqué par l'évangéliste : et l'homme « suivait Jésus en glorifiant Dieu ». Ce qui lui était impossible quelques minutes plus tôt, le devient : non seulement il

²³ C'est ainsi qu'est comprise la richesse dans la mentalité biblique : celui qui accomplit la loi, reçoit bonheur et richesse. Mais la pensée biblique s'approfondit aussi, car il existe des riches qui ne sont pas fidèles à la loi, qui peuvent même être des impies, des insensés, des cyniques. Il est un fait toutefois que la prospérité est bonne et désirable, forme d'un bonheur terrestre. Les « pauvres de YHWH » viennent en contre-point, ouvrant la sagesse biblique à une béatitude plus grande, plus solide, moins équivoque, une béatitude donnée par Dieu.

²⁴ Voir, par exemple, *Lc 16*, 1-15.

²⁵ *Lc 18*, 35-19, 10.

voit, mais il *suit Jésus*. Ce que l'homme riche n'a pu faire, Jésus l'accorde à quelqu'un de plus pauvre, rabroué mais tenace. Dépourvu de bien, il est rendu capable de suivre Jésus. L'abandon de la richesse ne suffirait donc de toute façon pas à suivre Jésus. Ce qui est premier, en effet, ce sont la disponibilité et la confiance envers lui, Jésus. Elles rendent possibles un dépouillement indispensable pour marcher derrière lui. C'est Dieu qui l'accorde, mais il semble bien qu'il lui soit plus facile de l'accorder à un être déjà disponible qu'à un être déjà pourvu.

Un autre personnage, figure opposée de l'homme riche, vient rendre plus manifeste encore cette disposition *donnée par Dieu* lui-même. Il s'agit de Zachée. L'évangéliste nous indique qu'il est publicain, riche par conséquent mais infidèle à la loi, qu'il est aussi désireux de voir Jésus, sans qu'il ait quelque question à lui poser. Comment pourrait-il en avoir une, d'ailleurs, étant donné son état ? La note opposée à la tristesse qui voile le regard de l'homme riche est indiquée simplement. Quand Jésus eut dit à Zachée qu'il devait demeurer chez lui, *aujourd'hui*, l'évangéliste indique : « Vite il descendit et le reçut *avec joie* chez lui ». La distance qui subsistait entre l'homme riche et Jésus est ici absente, puisque Zachée invite Jésus *chez lui*. Nous savons ce que peut signifier une telle invitation, dont Jésus a en fait l'initiative, dans le contexte de l'évangile selon S. Luc²⁶. Celui qui ne demande rien à Jésus, reçoit la grâce d'être *visité* et d'accueillir le *salut* dont l'effet est immédiat, puisque Zachée livre la moitié de ses biens aux pauvres et se dispose à réparer les extorsions financières dont il a pu être coupable. L'abandon des biens suit l'accueil de Jésus, il *en découle* presque naturellement. Ce qui apparaît, du coup, dans le départ de l'homme riche, c'est que l'idée de devoir renoncer à ses richesses a caché à ses yeux *celui* qui le lui demandait. Ce ne sont pas tant ses richesses qui ont été l'obstacle, que l'attachement à elles, un attachement tel, qu'il empêche la disponibilité intérieure à Jésus, qu'il empêche de s'appuyer sur sa parole pour renoncer à ses biens.

Le contraste entre la tristesse de l'un et la joie des deux autres indique l'itinéraire vers la joie promise, et offerte dès à présent. Les disciples le réentendent, qui se font dire que quiconque abandonne une réalité pour le suivre, en reçoit davantage dès maintenant. Et c'est un fait avéré. Mais il vient *après* le renoncement, comme un surcroît inattendu de la suite du Christ.

Le disciple bien formé

A ce moment du récit évangélique, les disciples sont *inquiets*. Ils ont tout quitté, disent-ils par la bouche de Pierre, comme pour s'assurer qu'ils ont déjà franchi un pas vers le salut. Mais, suivant Jésus, ils commencent à pressentir que les choses ne se dérouleront pas selon une logique terrestre. Pour la troisième fois, le Seigneur leur annonce sa passion alors qu'il monte

26 Voir simplement *Lc 15*. Et l'homélie du 4^{ème} dimanche de carême 2010 : « Il mange avec les pécheurs ».

à Jérusalem. Ils sont inquiets et ne comprennent pas²⁷. Si, pourtant, suivre Jésus est le chemin de la joie, le parcours des disciples peut éclairer le nôtre. Nous disions en effet que la rencontre avec l'homme riche concernait tout chrétien, et pas seulement les religieux et les religieuses. Le dialogue qui suit cette rencontre le manifeste, puisqu'il porte sur tout être humain, et la caractéristique du chrétien est d'être un disciple.

L'élément premier, caractéristique de la vie des disciples, c'est qu'ils ont été *appelés* par Jésus ou que la parole entendue de sa bouche a eu suffisamment de force et de clarté pour mettre en mouvement l'auditeur et lui faire désirer en connaître davantage. Cette *visitation*, semblable à celle qu'a connue Zachée ou à celle d'Elisabeth par Marie, fait naître une joie et provoque un élan. Les disciples ont changé de *centre de gravité* : c'est Jésus désormais, lui qui les a attirés à sa suite. Leur *rythme de vie* est devenu celui de leur maître.

Le récit évangélique vise à présenter Jésus. Mais cette présentation s'opère dans le cadre de l'action de Jésus, de ses rencontres comme de ses enseignements. L'évangéliste, par notes successives, nous permet d'identifier progressivement la figure de Jésus, mais ce dévoilement s'opère grâce à la présence des disciples, grâce à leurs questions et à leurs réponses. Le lecteur découvre comment Jésus *forme* ses disciples. Il ne le fait pas en leur donnant un cours, même s'il leur explique en particulier certaines choses. Ils sont formés *en suivant* Jésus, en le regardant et en l'écoutant, en partageant ses pérégrinations, en assistant aux controverses, en partant en mission à leur tour, en interrogeant leur maître sur ce qu'ils font ou dit. Le récit est ainsi tissé des fils multiples du *dialogue* entre Jésus et ses disciples. On perçoit une *intimité*, une *familiarité* mais aussi un *décalage* entre eux.

Les évangélistes ne sont pas des sentimentaux, mais leur récit permet de percevoir le lien amical et respectueux très profond qui unit les disciples à Jésus. On suppose bien, pour l'éprouver nous-mêmes, que Jésus présente une personnalité rayonnante et que le partage de sa vie les comble. Ils reçoivent suffisamment pour que leur attachement soit nourri et affermi, malgré l'hostilité qui va grandissant. Jésus leur apparaît *fort* ou *solide*, son autorité, qui frappe tant les auditeurs, est sans doute pour eux le gage d'une paix un peu inconsciente encore mais réelle. Il leur est donné de partager la joie du Seigneur et d'en être même témoins. « Tu as les paroles de la vie éternelle », dira Pierre au nom des douze²⁸.

Le chemin du Seigneur vers Jérusalem devient leur chemin. Et, à eux qui ont tout quitté pour le suivre, il sera donné de perdre même celui qu'ils ont suivi, dans la brutalité de la passion. Ce dépouillement, dont ils ne voulaient pas, les verra tristes et perdus. L'espérance humaine mise en celui qu'ils ont confessé Messie, subira une purification douloureuse. Comme nous

²⁷ Ici *Lc 18*, 31-34. Auparavant *Lc 9*, 43-45, *9*, 22.

²⁸ *Jn 6*, 68.

connaissions la fin de l'histoire racontée par les évangiles, nous ne prenons pas souvent la mesure de la densité *réelle* de leur épreuve. Sans doute ont-ils été préparés, mais cette préparation ne les a pas dispensés d'être associés à l'obscurité de l'abandon et de la mort. Ils ont bien été contraints, en quelque sorte, d'éprouver qu'ils *ne pouvaient pas* le suivre jusqu'au bout. Ils ne le pouvaient pas parce qu'ils n'étaient que disciples et que Jésus, seul, devait traverser la mort, à ce moment-là. Être disciple, c'est ainsi éprouver aussi sa fragilité et sa peur. C'est, à un moment, se laisser dépouiller pour « être comme son maître », sans chercher à l'égaliser ou à le dépasser²⁹.

La manière dont nous recevons le précieux évangile peut favoriser notre vie chrétienne. Par la lecture et la contemplation évangélique, nous y découvrons en effet notre propre *guide* du disciple. Cette lecture n'est pas naïve, comme s'il fallait que nous *révions* notre vie de disciples. Elle nous permet au contraire de nous approcher de Jésus avec les sentiments contrastés et les incompréhensions des disciples. Découvrant ainsi notre parenté avec eux, nous nous laisserons former. Notre vie elle-même deviendra le lieu de notre cheminement à la suite du Seigneur, que nous apprenons à connaître. Et nous le faisons dans la communion de l'Eglise, accompagnés par d'autres disciples.

Le Seigneur

Dans les chapitres qui précèdent immédiatement le récit de la passion, l'évangéliste Jean met en évidence l'attention de Jésus pour ses disciples³⁰. Il les prépare à l'épreuve qu'ils vont connaître, leur laisse son commandement, leur annonce le don de l'Esprit Saint et le partage d'une *joie* dont ils n'ont pas idée. Ils n'en ont pas idée parce qu'ils perçoivent une gravité dans les propos de Jésus et parce que la joie dont il est question est sans commune mesure avec les joies qu'ils ont pu déjà goûter. Ils sont dans des dispositions intérieures semblables à celle qui a accompagné leur réception des annonces de la passion par Jésus : les paroles de Jésus sont énigmatiques.

Ce qui ressort des propos de Jésus et qui demeure inintelligible au moment où ils sont formulés, c'est que la « résurrection » doit suivre la mort. Mais il n'existe pas d'expérience équivalente pour se représenter le contenu du mot. La gloire du Christ, son rayonnement divin, est cachée et ne sera pleinement manifestée qu'après son exposition et sa mort sur la *croix*³¹. Sans doute les récits évangéliques sont-ils composés après la résurrection, mais ils portent en eux la marque de la distance qui sépare les disciples de leur maître. Lui sait, mais

29 Mt 10, 24-25.

30 Jn 13-17. On peut les relire.

eux, s'ils saisissent certains mots, ne peuvent pénétrer dans la profondeur des événements. Comment en effet la mort de leur maître pourrait-elle manifester sa victoire ? Ils sont emportés derrière lui, mais reçoivent de quoi comprendre, *le moment venu*.

Nous trouvons dans une des épîtres de S. Paul³² un premier élément pour approcher la signification de l'événement pascal. La vie de Jésus est inscrite dans un *dépouillement* : « Lui, de condition divine, n'a pas retenu jalousement le rang qui l'égalait à Dieu », lisons-nous. La densité des mots de cette hymne concerne l'être de Jésus, l'intimité de sa personne unie à l'humanité. C'est dire qu'il faut beaucoup de temps pour que la réalité visée nous devienne intelligible. Il y a un dépouillement intérieur, premier. Non que Jésus ne soit pas Dieu. Mais son incarnation contient une descente, par laquelle il consent à être homme, à entrer dans la condition humaine. Lui qui est Dieu renonce à faire valoir sa divinité. Si nous réfléchissons, même un moment, notre intelligence va se heurter à une impossibilité. Comment est-il possible que le Fils accepte de cacher ainsi sa divinité, d'épouser la faiblesse de la condition humaine, de se soumettre à la loi de sa croissance ?

Cette dépossession du Christ s'exprime aussi dans des phrases que nous avons parfois du mal à comprendre vraiment : « Ma nourriture est de faire la volonté »³³ de mon Père, dit-il à ses disciples. Parlant ainsi de nourriture, il signifie que le *principe vital* qui l'anime est la volonté du Père et sa mise en œuvre parmi les hommes. Au cœur du dépouillement qui préside à l'incarnation du Fils, il en est un autre : son existence, il la reçoit totalement, originellement, du Père, il n'en est pas la source. Sans doute est-il inapproprié de parler ici de *dépouillement*, mais le mot nous aide à percevoir que le Fils tient sa consistance propre d'un autre que lui-même, du Père, et cela de toute éternité. L'Épître aux Hébreux, en reprenant les mots d'un psaume appliqués à l'entrée du Christ en ce monde, met en lumière la disponibilité du Fils à accomplir la volonté du Père, à *être* la volonté du Père accomplie : « Voici, je viens faire ta volonté »³⁴. La gloire de sa divinité naît de cette union éternelle au Père, de qui Jésus tient tout ce qu'il est. Elle a été manifestée, brièvement, à Pierre, Jacques et Jean, lors de l'épisode de la transfiguration. Cet événement unique et bouleversant renvoie au moment de

31 Voir l'homélie du 2^{ème} dimanche de carême 2010 : « Discerner la gloire du Seigneur ».

32 *Pb* 2, 6-11.

33 *Jn* 4, 34.

34 *Heb* 10, 5-10.

la passion³⁵. Mais celui que les disciples ont sous les yeux et qu'ils doivent écouter est *Jésus seul*. Il leur est, pour une part, accessible. Sa divinité demeure à nouveau cachée en son humanité, même si ses paroles et ses actes conduisent les uns et les autres à s'interroger : Qui est-il, qui enseigne avec autorité et qui pardonne les péchés ?

La mort de Jésus sur la croix ne va donc pas de soi. Nous percevons d'abord cette contrariété en l'abordant pas le biais de l'expérience humaine des apôtres mais aussi par celui de notre propre expérience : cette mort est le contraire d'une victoire. Les forces destructrices l'ont emporté sur celui qui avait soulevé un espoir puissant. C'est, en substance, l'impression douloureuse des deux disciples sur la route d'Emmaüs : « Et nous qui croyions qu'il était le libérateur d'Israël ». Leur sentiment rappelle cependant l'avertissement de Jésus à Pierre, juste après la profession de foi : « Tes pensées ne sont pas les pensées de Dieu, mais celles des hommes ». Et, en remontant au commencement de la vie publique de Jésus, le récit des tentations au désert indique le risque qu'il y aurait eue pour Jésus à consentir à une mise en œuvre de *sa puissance divine* selon les formes suggérées par le Satan : cela aurait conduit à user des mêmes armes que les siennes qui sont l'inverse des instruments du Créateur.

Dans le grand dépouillement de la mort consenti par l'auteur de la vie se joue en effet un combat plus radical que les combats humains, un combat qui les éclaire cependant. Pourquoi fallait-il qu'il en fût ainsi pour le Christ ? Pourquoi faut-il qu'il en soit ainsi, pour les disciples unis à leur maître ? D'abord, Jésus ne vit pas ce dépouillement pour lui-même, mais *pour nous* les hommes. Il s'inscrit donc dans un mouvement qui est orienté hors de lui-même, hors de son intérêt propre. Il se reçoit tout entier du Père et sa vie dans la condition humaine, il la vit pour accomplir la volonté du Père. Cette volonté est que nous le reconnaissons, lui ainsi que celui qu'il a envoyé, et que nous ayons par lui la vie éternelle. Comme il est dit dans l'évangile selon S. Jean, cette vie éternelle est que nous le connaissions, pleinement³⁶. Ensuite, l'accès à la vie divine serait peut-être plus simple si le péché n'était venu et ne venait y mettre obstacle. On peut donner plusieurs définitions du péché et on peut caractériser certains comportements humains comme péchés. Mais le point central tient en une disposition qui fait ignorer Dieu et sa parole, qui conduit l'être humain à vouloir construire sa vie à partir de lui-même, comme s'il était son origine et sa fin, qui, enfin, l'entraîne à voir en l'autre un rival redouté. C'est de cela que le Christ vient libérer l'être humain, pour le rendre en quelque manière à son Créateur et Père.

Mais pourquoi cette libération n'est-elle pas produite par un « coup de baguette magique », du dehors de l'humanité ? Parce que le péché atteint intérieurement l'être humain, désoriente sa liberté. C'est donc de l'intérieur que peut s'opérer la conversion, le redressement de

35 *Lc 9*, 28-36 et parallèles.

36 Voir *Jn 17*, 3 ainsi que *1 Jn 1*, 1-4.

l'orientation intime de l'être humain, créé par Dieu en vue de la communion avec lui. L'homme n'est ni un pantin ni une machine. Jésus est ainsi l'être humain qui en perfection accomplit son existence humaine, et il le peut parce qu'il est le Fils fait homme. Mais la fermeture produite en l'humanité par le péché produit la mort, le contraire de la vie, la négation de la vie. C'est pour la traverser que Jésus l'assume réellement, qu'il se dépouille aussi humainement pour se recevoir totalement du Père, du dedans de la mort pourrait-on dire. C'est alors que la fermeture humaine est brisée et que s'ouvre le chemin vers la vie divine elle-même.

Si nous regardons les *conditions* dans lesquelles Jésus est conduit vers la mort, nous découvrons qu'elles mêlent des considérations humaines et des considérations religieuses. Sa mort ne prend son sens que parce qu'*il donne sa vie à Jérusalem*, et pas dans une autre ville du monde habitée. C'est dans le cadre de l'Alliance scellée entre Dieu et son peuple que s'accomplit en effet ce qui a été annoncé et qui est désiré : l'union à Dieu et l'unité des hommes en lui. Le cœur du conflit qui grandit au long de sa vie publique porte sur la manière dont la loi donnée par Dieu est accueillie : elle peut en effet être détournée, devenir une possession de ceux à qui elle a été confiée pour s'ouvrir à Dieu³⁷. Lorsque Dieu lui-même vient, il se heurte à une fermeture dont la nature et la profondeur sont dévoilées en pleine lumière, une fermeture partagée par toute l'humanité représentée par les Juifs et les Romains. Jésus porte ainsi *sur lui* les effets de cette fermeture qui défigure l'humanité, sans qu'elle l'atteigne car il demeure tout entier *entre les mains du Père*. Son dépouillement, ouvert à l'incarnation, va jusqu'à ce dépouillement suprême de l'injustice, de l'abandon et de la mort.

Ce faisant, la croix est déjà la manifestation de l'amour dont Dieu aime, jusqu'au bout. Et cette manière, en notre condition humaine manifestée, désarçonne. Mais le dernier mot est donné au Père et à sa puissance créatrice, puisque la résurrection brise le tombeau dans lequel la mort tenait captif le maître de la vie. La joie du Fils éclate dans la lumière de la résurrection. C'est cette joie qu'il communique par sa présence aux disciples apeurés, encore aliénés par la mort. Et leur joie naît à l'intérieur même de l'épreuve qu'ils ont endurée, à leur place. Le Seigneur ne leur fait aucun reproche pour leur lâcheté ou leur manque de foi, il les rejoint et leur fait don de sa présence, avec le commandement nouveau : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ».

Voilà bien comment nous rejoignons ce que nous avons déjà suggéré : non seulement la joie et l'amour sont liés, mais *ils procèdent tous deux d'un don et d'un dépouillement*. Ce dépouillement du Fils fait homme, les disciples sont appelés à *le vivre* à leur tour, habités par l'Esprit Saint, comme le chemin de leur joie. Ils reçoivent dès à présent de vivre leur vie selon son orientation juste : ils reçoivent leur vie de Dieu pour trouver en lui sa plénitude. La croix a

37 Voir l'homélie pour le 5^{ème} dimanche de carême : « Il traçait des traits sur le sol ».

donc sa place dans la vie des disciples, comme ce *par quoi* la puissance de la résurrection opère : en se dépouillant, ils apprennent à donner et à recevoir, dans un même mouvement.

Une phrase de S. Augustin résume notre condition de créature que le salut vient régénérer : « Tu nous as faits [orientés] vers Toi (*ad Te*), et notre cœur est sans repos tant qu'il ne demeure en toi ». Le découvrir est un effet du don du Christ et devient une source de joie et d'espérance. Mais, en même temps, nous cheminons encore dans la foi, non dans la claire vision : il arrive que nous peinions, comme Jésus en sa passion, et la joie est cachée, elle se dérobe. Regardant vers notre maître, nous demandons la force de demeurer ouverts à notre Créateur et Père. Il peut arriver aussi que nous n'ayons pas un visage de ressuscités : seul, le Christ est ressuscité. Certains reçoivent de manifester la joie d'être unis simplement à Dieu, dans le bonheur ou dans le malheur. C'est un signe sensible de l'espérance qui nous est confiée et un appel à tourner notre regard vers le Christ, car « qui regarde vers lui, resplendira sans ombre ni trouble au visage »³⁸.

Abbé Antoine L. de LAIGUE

38 Ps 33 (34), 6.